MERIDIAN CRITIC Nr.1 (Volume 22) 2014

Dépréciation et rejet de l'entité nipponne : moyens discursifs de Pierre Loti face à un Japon incompréhensible

Marina-Rafaela BUCH
Mainz University

Abstract: When Japan opened up to the Western forces during the period of Meiji, it had, although mostly unknown in Occident, a revolutionary impact on arts in France, known as *japonism*, which spread all over Europe at the end of the 19th century, and which is closely connected to exoticism, the picturesque fascination of the Other. Europeans at the time are in search of the mythic-primitive and find all of these components in Japan, a country considered as a paradoxical universe. The Japanese trilogy of the French author Pierre Loti, including *Madame Chrysanthème* (1887), *Japoneries d'automne* (1889) and *La Troisième Jeunesse de Madame Prune* (1905), offers a complex art of reception in which the points of view of the writer are torn between phantasm and aestheticism. Since this travel author cannot satisfy all his exotic expectations, which he formed back in France, he looks suspiciously at a country that is also a strong military force. This trilogy shows the different discourses used by the writer Loti, who is trying, through the act of writing, to denigrate Japan as a whole, leading him to proclaim the "Yellow Peril" emanating from the Far East.
Keywords: Exoticism, Japonism, othering, Yellow Peril.

Introduction

Dans cet antagonisme entre l'Occident et l'Orient qui marque depuis des siècles notre manière européenne de voir et de définir l'Autre, le Japon occupe une place toute à fait particulière. Ressenti comme un univers paradoxal qui fascine par son éloignement géographique et ses différences culturelles par rapport aux modes de vie en Europe, ce pays est imaginé comme une matière mystique – à la fois fascinante et répulsive – ou comme un univers où les anciennes traditions n'ont pas encore été tout à fait englouties par la modernité. C'est ainsi que les voyageurs-écrivains de cette époque transitoire du XIXe au XXe siècle, marquée par l'industrialisation, les progrès techniques et la « découverte » d'autres pays dans les expositions universelles et coloniales, s'empressent de découvrir le Japon, perçu alors comme un pays du bout du

BDD-A8379 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:55:39 UTC)

monde. Pierre Loti ne fait pas exception : c'est au cours de ses expéditions militaires en Extrême-Orient que cet auteur découvre le Japon dans sa trilogie japonaise[1].

I. Un discours européocentrique imprégné du sentiment de supériorité raciale

I.1. Le dénigrement de l'Autre japonais pour consolider sa propre culture européenne

Pierre Loti, déçu par son expérience exotique au Japon, jette un regard de plus en plus railleur, voire sarcastique sur l'altérité japonaise. C'est en ridiculisant le pays dans son ensemble qu'il crée une distance de plus en plus grande entre son « Moi » insatisfait et l' « Autre », représenté par le Japon. Loti se lance dans un discours européocentrique imprégné du sentiment de supériorité raciale propre à l'Europe de son temps et qui reflète le mépris de l'homme occidental, car « plus l'Orient serait infériorisé, plus l'Occident paraîtrait supérieur. » (Lemoine, 2000, 19) A plusieurs reprises, Loti souligne que, de toute façon, « les Japonais sont si grotesques » (*MC*, 206) qu'il est inutile de les prendre au sérieux. Frustré dans ses attentes et marqué par sa mentalité occidentale habituée à déprécier les autres civilisations, Loti jette un regard condescendant sur les habitudes et le mode de vie au Japon. Il va même jusqu'à tourner en dérision les qualités de travail des Japonais, disant n'avoir

> qu'un sourire de moquerie […] pour le grouillement de ce petit peuple à révérences, […] avide au gain, entaché de mièvrerie constitutionnelle, de pacotille héréditaire et d'incurable singerie… (*MC*, 229)

Son regard hautain, accompagné d'un « sourire de moquerie », se pose sur un Japon dont l'entité est annihilée par l'expression « le grouillement de ce petit peuple », réduisant les Japonais à une masse uniforme et les renvoyant au règne animal. Tout ce qui fait l'habitus japonais, la politesse notamment, est tourné en dérision par le postulat « avide au gain » ou par la remarque sur la « singerie ». Le Japonais qui s'incline devant son hôte devient la caricature d'un être automatisé qui fait sourire, comme le montre cet autre extrait tiré de *Madame Chrysanthème* : « et je te salue – et tu me salues, - et je te ressalue, et tu me le rends – et je te ressalue encore, et je ne te le rendrai jamais selon ton mérite « (71). La répétition du mot « saluer » fait l'effet d'une ritournelle qui dégrade la révérence au rang d'automatisme dépourvu de sens. De plus, Loti dépeint le Japon comme un pays sans morale, car, pour reprendre ses mots, il ne connait pas d'« *honnêteté* (c'est un mot de chez nous qui, au Japon n'a pas de sens) » (*MC*, 73). En mettant le mot « honnêteté » en italique et en attribuant cette vertu à la culture occidentale, il souligne la supériorité morale de la race blanche. A la fin du premier roman, l'écrivain fait de Chrysanthème une femme avare et

[1] Par souci de simplification, nous utiliserons des abréviations pour nous référer aux deux romans et au recueil d'essais qui forment cette trilogie japonaise : *Madame Chrysanthème* (publié en 1887) = *MC*, *Japoneries d'automne* (publié intégralement en 1889) = *JA* et *La Troisième Jeunesse de Madame Prune* (publié en 1905) = *TJMP*.

BDD-A8379 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:55:39 UTC)

insensible quand il la décrit minutieusement comptant les pièces de monnaie qu'il lui avait données pour son mariage[2]. Nous retrouvons ce constat dans les *Japoneries d'automne*, quand Loti remarque qu'« ici […] les personnes sont à vendre, aussi bien que les choses. » (134) Le Japon devient sous la plume de Loti un pays sans morale et un peuple menteur et profiteur.

Même la culture nippone n'arrive jamais, selon Loti, à atteindre une certaine grandeur, car « une envie de rire est au fond de tout » (*MC*, 174). Ainsi, les objets, les techniques et les monuments japonais subissent un rapetissement caricatural, comme l'illustre cette remarque de Loti sur le chemin de fer au Japon « qui n'a pas l'air sérieux, qui fait l'effet d'une chose pour rire, comme toutes les choses japonaises. » (*JA*, 8) Ce rétrécissement voulu tourne en dérision les créations et techniques japonaises, qui ne sont plus petites, au sens d'exotiques et charmantes, mais alors petites, au sens de ridicules. Selon Bernadette Lemoine, ce besoin de dénigrer le Japon chez Loti reflète

> sa peur […] de cette énigmatique Asie que l'on craignait alors de voir opposer à l'Europe les moyens dont elle se servait. D'où […] ce besoin d'amoindrir le Japon par des procédés de péjoration impérialiste. (2000, 57)

Cette conception est répandue en Occident où, pour reprendre Gérard Siary, « l'idée de la supériorité européenne domine, et les progrès du Japon sont d'abord négligés. » (2000, 19). Quand Loti décrit l'escalier qui monte au temple shintoïste Suwa-ji à Nagasaki, il insinue que les choses grandioses ne peuvent pas être vraiment japonaises : « ces escaliers et ces portiques des temples sont les seules choses un peu grandioses que ce peuple ait imaginées » (*MC*, 90). L'adverbe « un peu » ajouté à un adjectif exprimant la grandeur rabaisse le caractère majestueux que les temples ont véritablement au Japon. Un épisode révélateur de son sentiment de supériorité culturelle est celui du dessin dans *MC* où Loti se met à dessiner son logement de Nagasaki et décrit l'admiration des Japonaises autour de lui :

> Jamais elles n'avaient vu dessiner d'après nature, l'art japonais étant tout de convention […]. [O]n m'a enseigné à rendre les choses comme je les vois, sans leur donner des attitudes ingénieusement outrées et grimaçantes ; alors ces trois Japonaises sont émerveillées de l'air *réel* de mon croquis. (212-213)

Ainsi, selon Loti, l'art japonais est inférieur à l'art occidental, seul capable de représenter les choses « d'après nature » ; les composantes de l'art japonais sont dévalorisées en étant décrites comme exagérées et grotesques.

Le mépris de Loti pour la morale et la culture au Japon se double d'un dédain poussé à l'extrême vis-à-vis de la population japonaise en général. Dans les trois ouvrages, la femme est représentée comme un objet sans âme, une poupée

[2] *Cf.* Loti, P., 1990. *Madame Chrysanthème,* 224.

BDD-A8379 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:55:39 UTC)

insignifiante ou un animal domestique. Mais l'écrivain n'en reste pas là. Sous le regard misogyne de Loti, la Japonaise se voit privée de toute faculté de penser. Les exemples ne manquent pas et les plus impressionnants se trouvent dans *MC* : « ces petites personnes […] dépourvues de cervelle » (199) ou « la petite créature pour rire, mièvre de formes et de pensées » (178). Ces remarques témoignent du sentiment de double supériorité que Loti ressent face à la femme japonaise : d'une part, il fait partie d'un peuple qu'il caractérise comme supérieur au peuple japonais et, d'autre part, il se sent supérieur en tant qu'homme, une pensée qui correspond tout à fait au discours de son temps à forte tendance machiste. Son discours reflète, pour reprendre les termes de Marc Gontard, « le sentiment d'une double supériorité, individuelle et culturelle » (2003, 75) qu'éprouve cet écrivain-voyageur. Toutefois, la représentation de l'homme japonais est encore bien plus péjorative que celle de la femme : la trilogie abonde en allusions à la laideur et à la petitesse extrême des hommes japonais. En ridiculisant l'alter masculin, la virilité de Loti, voire de l'homme européen, est revalorisée. Loti fait alors de l'homme japonais le portrait d'un être pitoyable, en utilisant des caractérisations animales à forte connotation péjorative, par exemple pour décrire les ouvriers japonais qui lui « fait songer à des rats » (*MC*, 137). Mais c'est avant tout la laideur physique des Japonais que Loti met en avant lorsqu'il décrit un groupe d'hommes japonais : « Le défilé des laideurs commence, des laideurs inadmissibles » (*MC*, 228). La supériorité esthétique des corps et visages occidentaux apparaît surtout dans *JA* où Loti se moque des hommes japonais en costume occidental :

> l'habit à queue, déjà si laid pour nous, comme ils le portent singulièrement ! Ils n'ont pas des dos construits pour ces sortes de choses, […] je leur trouve à tous, et toujours, je ne sais quelle très proche ressemblance de singe. (45)

Cette remarque de Loti se teinte d'une argumentation pseudo-scientifique qui tente d'expliquer que l'homme asiatique n'est pas fait, de par son physique, pour les tenues occidentales. Avec ses allusions récurrentes au singe, l'écrivain inclut un autre discours, très en vogue à cette époque : le darwinisme[3]. Le regard raciste de Loti dévalorise le Japonais et va jusqu'à le dégrader au rang d'un singe. Cette référence au singe exprime aussi l'idée d'une imitation stupide des coutumes européennes : « ils commencent à singer nos allures […], ces païens. » (*JA*, 131) Le dédain extrême de Loti est renforcé par l'épithète « ces païens », faisant des Japonais un peuple sans religion, donc non civilisé. On sait qu'à l'époque où Loti a écrit sa trilogie, le racisme était ancré dans l'enseignement, comme l'illustre le manuel scolaire de l'école primaire *Le Tour de France par deux enfants*, publié en 1877, où Bruno présente « la race blanche, la plus parfaite des races humaines » (184) ; ainsi, le racisme était propagé dans l'opinion publique et Loti ne fait pas exception.

[3] Pour plus d'informations sur ce « darwinisme littéraire », *cf.* Bernardini, J.-M., 1997. *Le darwinisme social en France (1859-1918)*, 195-213.

BDD-A8379 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:55:39 UTC)

Anatole France lui-même, en évoquant les mariages exotiques de Loti, parle dans *Le Temps* en 1887 d' « unir des hommes blancs à de petites bêtes jaunes ou noires. »

Nous pouvons conclure que Loti, qui se dit content de retourner en France où il reverra « les bons visages de chez nous avec leurs yeux droits et bien ouverts » (*TJMP*, 133), développe un discours européocentrique par excellence : l'altérité japonaise est réduite à une masse inférieure et laide par rapport à la race blanche qui, elle, possède tous les attributs positifs. Ce discours de la hiérarchie des races est propre à cette époque qui prêche la supériorité de l'entité européenne. À ce discours européocentrique entaché de mépris racial s'ajoute un discours égocentrique accompagné de tentatives d'enquête pseudo-scientifique que nous allons analyser maintenant.

I.2. Discours égocentrique et tentative d'une enquête pseudo-scientifique

L'écriture de Loti dans sa trilogie est fortement marquée par ses propres impressions et angoisses suscitées par le Japon : c'est le discours égocentrique d'un homme friand d'expériences exotiques. Tous les ingrédients nécessaires à l'accomplissement de ses fantasmes doivent se soumettre à ses attentes. L'égoïsme et l'insolence de Loti dans ses rapports avec la femme japonaise, où transparait sa misogynie, se manifestent clairement quand l'entremetteur de mariage, dans *Madame Chrysanthème*, lui propose d'abord comme femme Jasmin. Loti ne veut pas l'épouser, car elle est pour lui beaucoup « trop blanche » et il désire « une jaune pour changer. » (73) Néanmoins, après avoir refusé de prendre comme femme Jasmin, il se mariera avec Chrysanthème pour laquelle il ne ressent finalement aucun intérêt. L'insolence de cet écrivain exotique se manifeste dans un autre passage de *MC,* quand Loti décrit sa visite au bureau d'état civil où il doit s'expliquer devant la police japonaise sur son mariage morganatique avec une Japonaise. De manière très détaillée, il rapporte les injures qu'il adresse à ces policiers : il les traite de « petits fonctionnaires ahuris » et de « troupe méprisable » (135). Le policier japonais devient alors « une figure silencieuse, frappée d'infériorité » (Gontard, 2003, 75) qui n'a pas le droit de s'exprimer, tandis que Loti, lui, l'insulte abondamment. Aux attentes de Loti doit toujours répondre la réaction adéquate de l'Autre, comme l'illustre une nouvelle fois un épisode du premier roman, quand Loti attend son entremetteur de mariage :

> Je veux d'abord parler à ce monsieur […]. Ensuite, je veux qu'on m'apporte une collation bien servie, composée de choses japonaises raffinées. […] Enfin je veux qu'on serve du thé et du riz à mon djin […] ; - je veux, je veux beaucoup de choses, mesdames les poupées. (60-61)

Cette volonté impertinente de Loti, homme blanc et colonisateur, est soulignée par la répétition du verbe « vouloir » conjugué à la première personne du singulier. Gontard en tire la conclusion suivante :

BDD-A8379 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:55:39 UTC)

> A ce *vouloir* du sujet énonciateur répond le *devoir* de l'autre […], selon une hiérarchie qui met le narrateur en position haute […] par rapport au sujet de l'interlocution (le Japonais), en position basse […], dans un rapport à l'altérité, dominé par l'égocentrisme et l'européocentrisme. (2003, 74)

L'Autre est ainsi privé de volonté, ce qui se traduit dans l'appellation « mesdames les poupées », ayant uniquement la fonction de servir leur maître. Cette attitude hautaine de Loti se retrouve souvent dans les maisons de thé japonaises, comme on peut le lire dans *La Troisième Jeunesse de Madame Prune* : « on se prosterne à nouveau pour attendre mes ordres. Voici. » (26) Les mots « prosterner » et « ordres » en disent long : c'est le dialogue d'un maître qui parle à ses subalternes. Le mot « voici » est suivi de toute une énumération de choses qu'il désire. Mais le sans-gêne de Loti s'étend aussi aux hommes. Ainsi, dans le premier roman, il veut absolument voir les bonzes, même s'ils sont en prière[4] ou dans *Japoneries d'automne* quand l'auteur, assis tout tranquillement dans son char, menace ses coureurs qui veulent faire une pause après avoir couru pendant cinq heures : « je me révolte, je m'indigne, je menace de ne pas payer, d'aller chercher les magistrats, de faire plusieurs choses terribles. » (86) Ce discours égocentrique est d'autant plus choquant pour le lecteur qu'il se double très souvent d'un discours pseudo-scientifique à connotation raciste.

Tout au long de la trilogie japonaise, Pierre Loti tente en effet de reproduire un discours ethnographique selon une démarche d'enquête pseudo-darwiniste qui caractérise son époque. Dans cette seconde moitié du XIX^e^ siècle, les énormes progrès accomplis dans les sciences et la médecine suscitent une véritable passion pour la biologie et la zoologie[5]. Ainsi, Loti essaie, en décrivant le physique japonais, de classer et nommer les différents « types » qui existent au Japon. Il constate, par exemple, que les femmes aux visages pâles sont assez rares au Japon, même si elles représentent l'idéal japonais des Occidentaux, qui les admirent ainsi peintes sur les potiches ou les éventails. Loti commence alors à décrire le « type » japonais qu'il retrouve le plus souvent au Japon, ayant les « yeux trop petits, pouvant à peine s'ouvrir, mais des figures plus rondes, plus brunes, plus vives ». (*MC*, 81) L'auteur, qui s'essaie surtout dans *JA* à l'étude ethnographique, se plait à décrire le physique des *djins*, qui unissent dans leur apparence cette force et cette virilité que Loti ne constate pas chez les hommes japonais « normaux » : « ces jambes […] sont superbes de nerfs et de muscles, absolument sculpturales sous leur peau jaune. » (28) Ce discours pseudo-scientifique est absolument dans l'air du temps, car cette seconde moitié du XIX^e^ siècle voit se multiplier les revues ethnographiques et les études anthropométriques qui tentent de décrire le physique et la culture des peuples lointains[6]. Mais à cette approche de Loti

[4] *Cf.* Loti, P., 1990. *Madame Chrysanthème*, 172.
[5] Pour plus de renseignements, *cf.* Frétigné, J.-Y., 2008. « Analyse du complexe discursif de la décadence sur l'homme et la société (1870-1914) », 166-167.
[6] *Cf.* Pellistrandi, B., 2008. « La notion de décadence entre 1870 et 1914 : propositions pour une synthèse », 152.

BDD-A8379 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:55:39 UTC)

s'ajoute une autre dimension : il constate à plusieurs reprises que les cerveaux des Japonais diffèrent des cerveaux de l'homme blanc. Il parle alors de « cervelles tournées à l'envers des nôtres » (*MC*, 98). Par cette remarque, Loti suggère que la norme idéale est le cerveau occidental, jugé plus développé que celui des peuples « jaunes ». Les thèses darwinistes de cette époque, mais aussi la théorie de l'inégalité des races issue des écrits de Gobineau (1816-1882), comme son *Essai sur l'inégalité des races humaines*, avançaient que les cerveaux des différentes races fonctionnaient différemment et que la forme du crâne était importante pour évaluer le niveau de l'intelligence[7]. Une tentative similaire d'approche scientifique consiste à décrire et classifier les odeurs japonaises. Dans *MC*, Loti constate dans une maison japonaise « une étrange odeur mêlée à celle du musc et des lotus ; une intime odeur de Japon, de race jaune » (119) – c'est l'odeur du *tatami*, le sol typique des maisons japonaises, fait de couches de paille de riz, qu'il assimile à la soi-disant odeur typique de la peau japonaise. Dans *JA*, cette description des odeurs typiques du peuple japonais devient de plus en plus acide et raciste. Loti remarque, en passant dans un quartier pauvre, que « tout cela sent la race jaune, la moisissure et la mort. » (17). L'auteur réduit même le Japonais à un animal sauvage, dépourvu de statut humain, quand il constate qu'ils sentent « l'huile de camélia rancie, la bête fauve, la race jaune » (136). On est étonné de voir de telles descriptions figurer dans *JA*, un ouvrage qui selon la critique littéraire, reflète le regard bienveillant de Loti sur le Japon et donne de ce pays, selon Vercier, « une image toute différente, apaisée, réconciliée. » (1990, 28) Ce discours ethnographique basé sur des constats subjectifs culmine dans sa réflexion sur le rapport entre végétation et corps enterré :

> ces morts […] fécondent nos chênes, […] nos fleurettes de France, tandis qu'ici, ces corps jaunes, composés d'autres essences, donnent dans la terre japonaise d'autres plantes, des bambous, des cryptomerias, des lotus. (*JA*, 85)

Ce propos apparemment scientifique selon lequel un corps « jaune » ferait pousser d'autres plantes qu'un corps « blanc » est tout à fait significatif pour cette seconde moitié du XIX^{e} siècle, où les auteurs à vocation ethnographique tentaient par tous les moyens d'élaborer un discours qui se voulait scientifique. La trilogie japonaise de Loti témoigne de cette manière de penser qui nous déconcerte aujourd'hui.

II. La peur de l'invasion de l'Autre : le « péril jaune » qui s'annonce

II.1. Un Japon industriel et militaire qui supplante le Japon exotique et charmant

La Troisième Jeunesse de Madame Prune occupe une place particulière dans la trilogie par un net changement de ton et d'ambiance, qui n'a malheureusement pas été assez analysé dans la littérature secondaire actuelle. La plupart des critiques se contentent de voir dans ce dernier roman le badinage galant d'un Loti

[7] Pour plus de renseignements, *cf.* Rignol, L., 2003. « La phrénologie et le déchiffrement des races : savoir, pouvoir et progrès de l'Humanité », 228-229.

BDD-A8379 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:55:39 UTC)

quinquagénaire avec différentes femmes ou un ouvrage exprimant une certaine réconciliation de l'auteur avec le Japon. Ce constat n'est pas faux, mais une lecture attentive de l'ouvrage suffit toutefois à y déceler des passages d'un tout autre caractère, car on y voit le portrait d'un Japon industriel et militaire qui supplante le Japon exotique, charmant et inoffensif de l'année 1885.

Cet ouvrage fait apparaître une évolution à plusieurs niveaux entre 1885, date du premier séjour de Loti au Japon, et 1905, date de la publication de *TJMP*. Quand il retourne à Nagasaki en 1900, Pierre Loti observe que cette ville a beaucoup progressé dans la voie de l'industrialisation et de la modernisation : « dans la concession européenne, […] partout sur les quais nouveaux, que de bâtisses modernes […] d'ateliers fumants, de magasins et de cabarets» (*TJMP*, 16). C'est un véritable choc pour lui de voir Nagasaki ainsi métamorphosé. Son regard se porte bientôt sur les méfaits de cette occidentalisation, notamment l'abus de l'alcool. Même les maisons de thé japonaises, tant aimées de Loti, se sont occidentalisées : on peut y entrer sans se déchausser et divers alcools de l'Occident y sont vendus. En évoquant « tous les poisons d'Angleterre et d'Amérique, déversés […] sur le vieil empire du Soleil Levant» (34), Loti fait de l'alcool le symbole de la dégénérescence du Japon, due à la perte de ses propres valeurs et coutumes et à l'adoption du mode de vie occidental. Mais Loti passe bientôt à un autre niveau d'observation et s'intéresse à l'omniprésence d'un Japon militaire dans la ville. Dès l'avant-propos de *TJMP*, Loti, lui-même marin, formule son respect à l'égard des soldats japonais :

> leur bravoure incontestablement mérite que l'on s'incline, et je veux saluer ici […] les héroïques petits soldats jaunes tombés devant Port-Arthur ou vers Moukden. (7)

Cette citation fait référence à la guerre russo-japonaise, déclenchée le 8 février 1904 par une attaque japonaise contre la flotte russe dans la rade de Port Arthur en Chine. La mention de Moukden en Mandchourie rappelle la bataille de Moukden (entre le 23 février et le 11 mars 1905) où les Japonais réussissent à vaincre les Russes.[8] Le choix des mots « bravoure » et « héroïque » qui expriment son admiration et l'emploi des verbes « s'incliner » et « saluer » qui traduisent le respect du militaire face au courage de son homologue constituent un élément inhabituel dans le portrait du Japonais que Loti trace tout au long de la trilogie. Son estime pour le Japonais en tant que soldat se manifeste également dans une description des matelots et cuirassés japonais qui sont « vigoureux, lestes, propres, […] irréprochablement tenus, extra-modernes et terribles » (46). L'auteur se montre impressionné par ce Japon miliaire qui le surprend et l'inquiète, comme l'illustre sa description des machines militaires : « là est l'arsenal maritime, où l'on s'épuise nuit et jour à construire les plus ingénieuses machines » (77). Loti ajoute à

[8] *Cf.* Renouvin, P. (éd.), 1955. *De 1871 à 1914. L'apogée de l'Europe*, 212.

BDD-A8379 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:55:39 UTC)

ce tableau l'évocation de l'atmosphère fiévreuse qui règne dans les rues d'avant-guerre. L'écrivain, qui a séjourné à Nagasaki entre 1900 et 1901, semble avoir ajouté certains passages à son roman, publié en 1905, pour lui donner plus d'actualité et lui conférer un caractère prophétique : « La guerre […] entre la Russie et le Japon […] risque d'éclater demain, […] tant elle est décidée dans chaque petite cervelle jaune » (46). Son mépris pour l'occidentalisation du Japon et son estime pour le Japon militaire s'accompagnent à présent d'une méfiance à l'égard de ce peuple qui semble devenir dangereux. À Yokohama, il observe « partout des soldats, des régiments en manœuvre, en parade » (244) : c'est la vision d'un Japon menaçant qui se prépare à mener la guerre contre la Russie.

Par son remarquable développement technologique, mais aussi par son caractère à la fois impénétrable et imprévisible, le Japonais représente désormais un danger pour la conscience collective de l'Europe. D'une part, le Japon est devenu entre-temps une puissance économique qui fait concurrence à l'Occident, effrayé par les succès de cette industrialisation nipponne menaçant la prospérité occidentale. D'autre part, le Japon a remporté des victoires militaires impressionnantes : la guerre sino-japonaise de 1894/95 et la victoire du Japon sur la Russie en 1905. Face à une telle mutation de ce pays, dont on se méfie à présent, les alliances se modifient également : en 1902, un pacte d'alliance signé entre l'Angleterre et le Japon hisse ce dernier au rang des grandes puissances internationales.[9] Ainsi, le Japon charmant et exotique du premier séjour de Loti à Nagasaki est devenu un Japon imprévisible, menaçant et en quelque sorte « masculin », car dangereux et offensif. Ce revirement trouve son expression dans un débat qui va s'engager en Occident autour de ce qu'on appellera le « péril jaune ».

II.2. Un Japon militarisé qui devient une menace pour l'Europe

Ce débat sur le « péril jaune », qui s'amorce au tournant du XX^e^ siècle dans les pays occidentaux, trouve un terrain favorable en France où de nombreux articles à ce sujet paraissent dans différentes revues, comme par exemple la *Revue des Deux Mondes* ou *L'Economiste français*.[10] À l'époque où Pierre Loti rédige *La Troisième Jeunesse de Madame Prune*, des articles évoquent déjà le danger que représente un Japon industriel, comme l'illustrent les déclarations d'Ernest Tissot dans la *Revue Bleue* de 1902 :

> on peut attendre l'impossible d'un pays qui, de lui-même, a su déjà réaliser les progrès matériels et intellectuels qu'atteignit le Japon durant ce dernier quart de siècle.

Loti reproduit ce discours en vogue depuis les victoires japonaises, car les articles de journaux, les essais, mais aussi les romans populaires qui traitent ce

[9] *Cf.* Gollwitzer, H., 1962. *Die Gelbe Gefahr. Geschichte eines Schlagworts,* 30.
[10] *Cf.*, *ibid.*, 128.

BDD-A8379 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:55:39 UTC)

thème sont alors nombreux. À titre d'exemples, on peut nommer *L'Asie en feu. Le roman de l'invasion jaune* de Féli-Bruguière et Louis Gastine, publié en 1904, ou *L'invasion jaune* du Capitaine Danrit (1905-1909).[11] On n'est donc pas étonné de voir Loti changer de ton dans son dernier roman. Il décrit longuement et à plusieurs reprises la haine cachée des Japonais, représentants de la race jaune, envers les Européens, représentants de la race blanche. Cette « haine farouche pour les hommes de race blanche » (*TJMP*, 98), dissimulée sous des allures bienveillantes, revêt un caractère absolu et violent. En écrivant ainsi, Loti nourrit la peur des Français, déjà alimentée par les discours européens évoquant le « péril jaune » et par la victoire des Japonais contre les Russes, alliés des Français. Il est probable que l'auteur, qui a publié son roman en 1905 seulement, a rajouté à son récit de tels éléments pour rendre son récit plus intéressant et être assuré d'un public plus large. Le Japonais subit alors une véritable mutation : cet être ridicule, dont Loti s'est tant moqué, se transforme en une créature imprévisible et menaçante, capable de « faire marcher de pair cet excès de politesse […] et de sourires, avec la morgue nationale et la haine orgueilleuse contre l'étranger » (130). Observant une promenade d'entraînement de l'école des ambulancières, Loti remarque que « tout est préparatifs pour cette grande tentative contre la Russie, - qui, du reste, ne constituera que la manifestation initiale de l'immense Péril jaune. » (68) La guerre russo-japonaise est ainsi représentée comme mèche initiale pour ce « péril jaune » qui dévorera bientôt l'Europe. Cette vision apocalyptique de l'invasion du peuple jaune, représenté comme une masse informe et agressive, assoiffée de guerre, s'aligne parfaitement sur le discours du temps. Mais l'auteur va encore plus loin : cette « collectivité jaune » sera guidée par le peuple japonais, qui devient le chef de file de « l'invasion jaune » :

> Un tout petit peuple qui sera, au milieu de la grande famille jaune, le ferment de haine contre nos races blanches, l'excitateur des tueries et des invasions futures. (247)

Le contraste entre le « tout petit peuple » et la « grande famille jaune » renforce la gravité du danger émanant d'un tel peuple, petit certes, mais capable de mobiliser tous les autres pays d'Extrême-Orient. Loti situe ainsi le véritable danger asiatique dans le peuple japonais, meneur des populations jaunes et moteur « des tueries et des invasions futures ». Le véritable « péril jaune » vient donc du Japon, qui devient le canalisateur d'une haine dirigée contre l'Occident, car sans l'initiative et la technologie nippones, ces « invasions futures » ne pourraient avoir lieu. Cette pensée traduit un changement de mentalité qui s'est surtout opéré à partir du conflit russo-japonais. Jusqu'alors, le « péril jaune » émanait dans la conception

[11] Pour plus d'informations, *cf.* Porra, V., 2000. « Die fiktionale Verarbeitung der "Gelben Gefahr" als Artikulation frankozentrischer Diskurse. », 185-186.

BDD-A8379 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:55:39 UTC)

européenne avant tout de la population chinoise. Désormais, c'est le Japon qui sera au cœur du débat sur le « péril jaune ».

Ce discours vise aussi à conforter sa propre identité. En temps de crise et de transition comme ici au tournant du XIX^e^ au XX^e^ siècle, le danger émanant de l'Autre devient le moyen de se définir *ex negativo :* on se définit en Occident comme « non-jaune » et comme objet de haine des « jaunes ».[12] En suscitant la peur, on met en avant ses propres « valeurs » menacées par la décadence. Si le peuple japonais en tant qu'ennemi est tellement menaçant, c'est qu'il a « de la guerre une conception horrible, cruelle et sans merci. » (*TJMP*, 125) Le dernier roman de la trilogie, qualifié par Funaoka de « livre bien léger et comique qui n'a pas de racines profondes dans son âme » (1988, 128) par son côté de badinage galant, révèle donc une tout autre facette qui n'a pas encore fait l'objet d'analyses approfondies.

Conclusion

Cette distance que l'auteur crée en ridiculisant et en rejetant l'entité japonaise naît d'une incompréhension profonde face à ce Japon déconcertant. Cette distinction que Loti établit entre le « nous », les Occidentaux et le « eux », le peuple japonais, résulte selon lui d'une différence profonde dans la manière de penser et d'agir des Japonais par rapport aux Européens : « *parce que nous ne sommes pas les pareils de ces gens-là.* » (*MC*, 148) Cette phrase mise en italique par l'auteur est révélatrice de sa pensée. Le « nous » qui s'oppose à « ces gens-là » souligne une démarcation profonde séparant les Occidentaux de l'altérité japonaise. Le Japon suscite en Loti à la fois un sentiment d'extrême étrangeté et la certitude d'une profonde différence. Pour surmonter ce mal-être, il dévalorise la morale du peuple japonais et l'art nippon, et définit en sens inverse sa propre culture, qui devient, par la négation de l'autre, positive. Se définir soi-même en méprisant l'Autre oriental qu'on réduit à un être inférieur permet d'ennoblir sa propre culture et redonne à celle-ci un sens qu'on croyait volontiers perdu en Europe durant cette époque fin-de-siècle.

Pour finir, nous pouvons dire que le « péril jaune », annoncé dans le dernier roman, fait beaucoup penser au discours actuel concernant le dragon chinois qui va engloutir l'Occident par sa puissance économique ou démographique, ou encore au discours prédisant l'islamisation du monde entier. La peur de perdre nos propres racines culturelles et spirituelles nous conduit à déformer cette image de l'Autre qui nous effraie, et aboutit à un rejet de cette altérité. La trilogie japonaise, à ce sujet, nous offre l'exemple d'un tel schéma reproduisant dans l'Autre sa propre peur.

[12] *Cf., ibid.,* 195.

BDD-A8379 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:55:39 UTC)

Bibliographie

Bernardini, Jean-Marc, 1997. *Le darwinisme social en France (1859-1918). Fascination et rejet d'une idéologie*, Paris, CNRS Éditions.

Bruno, G., 1877. *Le Tour de la France par deux enfants*, Paris, Éditions Belin.

Ferrier, Michaël, et Miura, Nobutaka (éds.), 2003. *La tentation de la France, la tentation du Japon. Regards croisés,* Arles, Editions P. Picquier.

France, Anatole, 1887. « Sur *Madame Chrysanthème* », dans *Le Temps,* 4 décembre.

Frétigné, Jean-Yves, 2008. « Analyse du complexe discursif de la décadence sur l'homme et la société (1870-1914) », dans Frétigné, Jean-Yves et Jankowiak, François, 159-188.

Frétigné, Jean-Yves, et Jankowiak, François (éds.), 2008. *La décadence dans la culture et la pensée politiques,* Rome, École française de Rome.

Funaoka, Suetoshi, 1988. *Pierre Loti et l'Extrême-Orient. Du journal à l'œuvre,* Tôkyo, Librairie-Editions France Tosho.

Gebhardt, Walter (éd.), 2000. *Ostasienrezeption zwischen Klischee und Innovation. Zur Begegnung zwischen Ost und West um 1900*, München, Iudicium.

Gollwitzer, Heinz, 1962. *Die Gelbe Gefahr. Geschichte eines Schlagworts ; Studien zum imperialistischen Denken,* Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht.

Gontard, Marc, 2003. « La fictionnalisation de l'autre chez Loti (*Madame Chrysanthème*) et Segalen (*René Leys*) », dans Ferrier, Michaël et Miura, Nobutaka, 71-92.

Lemoine, Bernadette (éd.), 2000. *Regards et discours européens sur le Japon et l'Inde au XIX^e^ siècle,* Limoges, PULIM (Actes du colloque, 3-4 juin 1998).

Lemoine, Bernadette, 2000. « Regards et discours sur le Japon de Pierre Loti (1850-1923) à Lafcadio Hearn (1850-1904) », dans Lemoine, Bernadette (éd.), 43-58.

Loti, Pierre, 1990. *Madame Chrysanthème,* Paris, GF Flammarion.

Loti, Pierre, 2006. *Japoneries d'automne,* Paris et Pondicherry, Éditions Kailash.

Loti, Pierre, 2010. *La Troisième Jeunesse de Madame Prune,* La Tour-d'Aigue, Editions de l'Aube.

Moussa, Sarga (éd.), 2003. *L'idée de « race » dans les sciences humaines et la littérature (XVIII^e^-XIX^e^ siècles)*, Paris, L'Harmattan.

Pellistrandi, Benoît, 2008. « La notion de décadence entre 1870 et 1914 : propositions pour une synthèse », dans Frétigné, Jean-Yves et Jankowiak, François, 147-158.

Porra, Véronique, 2000. « Die fiktionale Verarbeitung der "Gelben Gefahr" als Artikulation frankozentrischer Diskurse. Das Beispiel von Danrits *L'Invasion jaune* (1905-1909) », dans Gebhardt, Walter (éd.), 185-207.

Renouvin, Pierre (éd.), 1955. *Histoire des relations internationales. Le XIX^e^ siècle. De 1871 à 1914. L'apogée de l'Europe*, Tome sixième, Paris, Librairie Hachette.

Rignol, Loïc, 2003. « La phrénologie et le déchiffrement des races : savoir, pouvoir et progrès de l'Humanité », dans Moussa, Sarga (éd.), 225-238.

Siary, Gérard, 2000. « Les voyageurs européens au Japon de 1853 à 1905 », dans Lemoine, Bernadette, 17-26.

Tissot, Ernest, 1902. « La Civilisation japonaise et M. Pierre Loti », dans *Revue Bleue*, tome XVIII.

Vercier, Bruno, 1990. Préface de *Madame Chrysanthème* de Pierre Loti, pp. 5-35, Paris, GF Flammarion.

BDD-A8379 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:55:39 UTC)